TROISIÈME PARTIE.

XIV

Quand M. d'Esparvis quitta la maison de douleurs, il emportait dans sa mémoire obsédée la plainte rauque, continue de Mme Dancy, pareille à un mugissement de bête, sans larmes, sans paroles, et l'image désolée de Lise. Cette double impression sinistre et déchirante le poursuivait. Il marcha quelque temps comme un homme ivre. Tout lui semblait changé dans ces lieux si familiers, il ne reconnaissait rien et allait, au hasard, par les rues sombres, d'un pas inégal, haletant, s'arrêtant, tantôt prenant sa marche. Une confusion de sentiments incohérents le fatiguait, parmi lesquels dominaient l'humiliation et le dégoût. La prison, le bagne! une odieuse, pesante et injuste solidarité avec un être dégradé, déshonoré. Il étouffait, et courait sur le rempart pour trouver un peu d'air; son front brûlait. La prison, l'infamie!.... ces mots le poursuivaient. Il cria presque haut:

—C'est horrible!.... je ne puis supporter cela!.... Le misérable!....

Il serra le poing, il fit craquer ses doigts comme s'il écrasait un reptile. La nuit était claire et fraîche; un mince croissant de lune pâlissait parmi les étoiles presque effacées; une sérénité mystérieuse semblait tomber du ciel comme une bénédiction sur la terre et sur les hommes. Mais le jeune capitaine y restait insensible: ni son front n'était moins brûlant, ni son âme moins bouleversée; une lourde, implacable souffrance l'oppressait. Que faire pour s'en délivrer? Des noms, des figures flottaient devant lui pâle-mêle, foule ironique ou indifférente, ses camarades, ses chefs, les amis, les soldats mêmes.... son père! ah! celui-là, il ne mourrait pas!.... une telle alliance pour son fils, jamais il ne pourrait y consentir.... Mais alors, que faire? Une voix qu'il ne voulait pas entendre lui criait tout au plus profond du cœur que de telles catastrophes étaient; qu'il pouvait, sans manquer à l'honneur, reprendre sa liberté, rejeter ce cauchemar, sortir de cette boue, se retrouver comme autrefois insouciant et fier, marcher la tête haute, regarder en face.... Il allait à grands pas, il connaît presque sous l'aiguillon de sa pensée, le visage balayé par le vent du large. Mais, Lise, sa pauvre Lise!.... comment lui dire?.... comment se séparer d'elle? renoncer à elle? Un sauf-plot le jeta sans forces sur un banc; il s'effondrait. Il cacha sa tête dans ses mains et pleura.... Il y avait des années.... depuis la mort de sa mère, qu'il n'avait pleuré, et les larmes qu'il avait versées lui avaient paru moins cuisantes que celles qui coulaient en ce moment de ses yeux. Abandonner Lise, son cher, unique amour! Et l'abandonner dans ce comble d'infortune, cette absolue détresse morale, quand ce pauvre être qui le lui avait dit: Nous serons deux pour souffrir!....

Il lui semblait la voir flotter devant lui comme une ombre impalpable, languissante dans les blancheurs de l'aube, et sous ce doux visage on pleura disparaître, s'effacer à jamais....

La fatigue le ramena chez lui au lever du jour; dans le déchirement de sa conscience, l'incertitude de sa volonté, il tomba en un lourd sommeil, sans rêves.

Son ordonnance le réveilla après une heure à peine de ce repos chèrement conquis, et son premier mot fut:

—C'est impossible!

Il s'habilla avec lenteur, décourragement. Vivre lui était une tâche trop pesante! Le soleil l'irritait; il lui semblait hostile, à contresens, et toutes choses le blessaient. Non!.... décidément, il ne pouvait pas supporter cela! Une intolérable morsure lui tiraillait le cœur. Faraître devant ses camarades, ses chefs qui tous savaient son prochain mariage et avaient lu l'*affaire*, l'immonde, infâmante *affaire* et la condamnation! Et le nom intact de son vieux père, l'honneur immaculé, seul patrimoine de la famille, est ce que cela lui appartenait? Non! il ne pouvait disposer! Lise aurait dû le comprendre. Il fandrait bien qu'elle le comprît un jour ou l'autre, la malheureuse enfant! Car enfin, ce n'était pas possible, un pareil mariage. Et tout en s'habillant vite, il courait au quartier, il entassait des arguments, des raisons, s'animait contre la contradictoire de son propre cœur qui plaidait la cause de l'amour. Il arriva un peu en retard, et en entraînant la bonne de la caserne, il croisa un de ses amis; le hasard voulut que celui-ci se détournât pour gourmander un sous officier en faute, et ce futile incident qui, en un autre temps, eût passé inaperçu, frappa péniblement Bertrand.

—Il m'évite.... il m'a tourné le dos!

Le sang lui monta au visage; déjà il s'avançait, les lèvres serrées et la tête haute, vers son ami, quand il le vit revenir à lui, l'air ouvert et cordial comme à l'ordinaire, en lui tendant la main.

—Je devinais fou! pensa-t-il.

Il déjeuna seul, dans un café, roulant et ressassant les mêmes pensées, sans fin.

Il décida de ne pas aller chez Lise ce jour-là, et de lui écrire seulement le soir une lettre de vague sympathie, afin de l'amener à comprendre, à entrevoir.... Mais, quand l'heure fut venue où il se rendait chez elle tous les jours, une impulsion irrésistible le mena jusqu'à sa porte; puis, subitement, il s'arrêta, la main déjà sur le marteau, et passa outre; il alla s'accouder au parapet du pont levis, regardant sans voir l'eau bourbeuse des fossés. Un dégoût de vivre s'emparait de lui; elle indécisions le révoltaient, il avait perdu la direction de lui-même, tout empire sur sa volonté! Etait-il tellement lié par sa passion, par les philtres innocents de la pauvre Lise, qu'il dût tout lui sacrifier, son avenir, sa dignité, son repos, le bonheur, la vie même de tous les siens?.. C'était insensé, injuste, coupable. Mais comment reprendre sa parole à cette enfant si donce et si malheureuse, et qu'il adorait? —Tirez-vous de là comme vous pourrez, ce ne sont pas mes affaires! Il y a quelque façon qu'il s'y prît pour les décorer de beaux semblants, toutes ses explications revendraient à cela. C'était lâche de s'en aller ainsi, tranquille, se laissant le débattre seul, dans la honte et dans l'abandon, ce jeune cœur qui était à lui.... ce serait d'un monstrueux égoïsme! Eh bien, ils seraient heureux, malgré tout, si Lise l'aimait assez! Il se passerait des sanctions humaines, bravemment les préjugés, et serait l'un à l'autre à tout prix.

Sur cette vague résolution, qu'il s'agardait d'approfondir de peur d'y découvrir un plus monstrueux égoïsme encore, il se coucha pour se retourner chez Lise.

Il la trouva bien pâle, les yeux meurtris, les joues marbrées. Dans le fond de la salle mal éclairée, Mme Danny geignait, non plus d'une façon continue et mécanique comme la veille, mais avec des alternatives de silence et de soupirs spasmodiques. Lise marcha au devant de Bertrand.

—Je croyais que vous ne viendriez pas; c'est affreusement triste ici.

—Je l'oserais venir, en effet, ma pauvre Lise; comment vous consoler?

—Rien ne console.... sauf de sentir qu'on est innocent.... C'est une grande force qu'une bonne conscience.

Bertrand ne répondit pas; il pensait qu'il est dur, avec une bonne conscience de porter la peine des autres. Il s'assit, un peu gêné.

Lise reprit timidement:

—Avez vous vu quelques personnes? Vous a-t-on parlé.... de *cela*? Que vous a-t-on dit?

—Avec un peu d'impatience, il répondit:

—Que voulez vous qu'on dise?.... On vous plaindra beaucoup, sans nul doute.... mais je n'ai vu personne.

Elle baissa la voix.

—Je comprends.... Moi, non plus, je n'ai vu personne.... Je n'ose sortir.... me faire voir.... Combien je souffre! Bertrand, je souffre si cruellement de penser que mon malheur rejaillit sur vous.... sur vous.... mon unique ami, si noble, si généreux!

Elle leva vers lui sa petite tête fatiguée avec une expression de reconnaissance passionnée.

Cette confiance candide le fit rougir. Il prit sa main, la baisa avec une nuance d'embarras.

—Chère Lise, pourquoi dites-vous que rien ne console?.... N'est-ce rien que de s'aimer? que de souffrir ensemble? L'amour est tout pour vous, n'est-ce pas!... qu'importe le reste?

Elle leva vers lui son pur regard....

—C'est vrai!.... qu'importe le reste?..

—Malgré tous les obstacles, les difficultés, l'opposition même de la famille....

—Vous père, n'est il pas vrai?.... Je pense à lui avec terreur.... Il refusera sans consentement.... vous le croyez?

—Il faut le prévoir, hélas!.....

—Alors, tout sera fini.....

—Non, si vous m'aimez, Lise, ma douce, chère Lise. Tout dépendra de vous, au contraire.... de votre abnégation.... de votre force d'âme, de votre dévouement.

—Eh! que puis-je?.... Tout le dévouement et de votre côté, mon ami.... C'est vous qui faites tous les sacrifices.... J'en suis presque jalouse....

Elle baissa la voix, serrant sa main plus fortement.....

—Et si.... à mon tour, je vous demandais un sacrifice.... un grand.... le plus grand?.. chère Lise....

—Qu'dites-, dites, Bertrand, je suis prête.....

Mais il s'obstine; devant sa divine innocence, il n'osait lui laisser entrevoir une lâche, outrageante pensée, plus cruelle encore que l'abandon. Une pensée infâme, un remords; mieux valait la séparation, la mort même, tout plutôt que d'offenser cette enfant.....Avec un long soupir, il dit:

—Il faudra nous exiler, quitter ce pays.... la France même. Tout nous sera douleur....

—Avec vous, il n'y a pas d'exil, mon Bertrand..... pas de douleur.... Je voudrais seulement que votre père ne fût pas impitoyable.....

—N'accusez pas mon père, Lise..... songez....

—Ne dites rien...., ne dites rien...., je sais.—Elle mit la main sur les lèvres de Bertrand.—Je sais trop, ajouta-t-elle d'une voix brisée....

Et ce soir-là, ils se quittèrent, plus étroitement liés que la veille.

Quand il fut loin d'elle, tous les désgoûts lui revinrent à la foie, avec une colère lui-même qui n'épargnait pas non plus Lise. Victime innocente, assurément, elle l'était; mais, lui aussi, était innocent et victime, et c'était à ses yeux une bien plus criante injustice; car enfin, se disait-il, ce n'est pas mon frère à moi, cet atroce galopin!

Le jour s'écoulerait impuissant. Il avait écrit à son père et fait pressentir sa résolution de ne pas renoncer à son mariage. Fort de cet acte de dédoublement, il voyait Lise tous les soirs, remettant à l'avenir, au hasard, le soin de résoudre des difficultés qui lui semblaient insolables.

—Après tout, se disait-il, un soir qu'il rentrait plus enivré et plus désespéré que jamais, il y a toujours moyen d'en finir de sortir de peine en sortant de la vie! Cette pensée lui avait rendu une sorte de calme, bien qu'elle ne fît, en réalité, rien moins qu'une résolution arrêtée, mais plutôt un de ces leurres auxquels on s'attache pour reprendre haleine dans certains états d'âme si incertains, si harassés de perplexités, si fatigués de raisonnements, qu'il fait à tout prix un temps de répit. —Il y a toujours moyen d'en sortir," une de ces valses et vagues pensées sur lesquelles on se repose sans les approfondir, et qui ont cela de dangereux qu'elles permettent de s'abandonner à la force du courant, sans lutter davantage. Chaque jour Bertrand cédait à l'attrait de ces tournoiements, et dans ces fragiles et furtives délices, dans ces joies menacées, ils s'aimaient plus encore, avec un entraînement, une ardeur douloureuse, comme en un vertige.

Ainsi que le prévoyait Bertrand, son père répondit par un cri de douleur, de supplication, presque de menace: "Tu as des devoirs envers moi, envers tes sœurs et toi-même, qui priment tes songes-creux! Dans ce cas-là, on prend un temps, et on se délie." Un conseil indirect, bien sûr, et le "parlieu" qui l'avait accentué.....

Il rentra et se jeta sur son lit, harassé de tristesse:

—Comme ils sont tous acharnés contre elle! se disait il, songeant à Lise. Et il cherchait dans sa mémore des cas analogues où l'opinion s'était montrée moins sévère: un voisin de son père, un gentilhomme, n'avait il pas redoré son blason épousant la fille d'un notaire condamné pour abus de confiance et manœuvres frauduleuses. On l'avait bondé quelque temps, et à cette heure, tout était effacé; il avait renoué ses relations l'une après l'autre, et faisait même partie du conseil général.... Plus récemment encore un de ses camarades de Saint Cyr s'était épris de la fille d'une certaine baronne de Roylis, fort suspecte de vivre de la reconnaissance d'un riche banquier; on avait commencé par s'indiguer.

—On n'épouse pas Mlle de Roylis!

Et ceux-là mêmes qui avaient protesté s'étaient fait présenter chez elle des premiers; toutes les portes étaient ouvertes maintenant à la jeune et jolie femme de son ami.

—Pourquoi serait-on plus sévère pour Lise? Elle est aussi belle.... Serait ce que j'ai moins de courage ou moins d'amour?

Il était triste, énervé, quand il arriva chez Lise.

Mme Danny, debout, allait et venait avec agitation. Je ne sais quoi d'inquiet vacillait dans son regard.

Elle vint au-devant de Bertrand, et lui saisit les mains avec effusion:

—Merci, ah! merci, sans qu'il pût savoir à quoi s'appliquait le remerciement, et presque amoitié elle ajouta: Maintenant, mes enfants, à quand la noce?.....

Elle répéta plusieurs fois ces mots: A quand la noce? de plus en plus tristement, et finit par pleurer en sachant son visage dans son châle.....

Un échange rapide de regards navrés fut toute la réponse, suivi d'un silence tragique.....

—Mon père m'a écrit, dit enfin Bertrand d'une voix triste et basse.

—Il me reponse?.....

—J'espère encore le fléchir.....Vous savez combien je vous suis attaché, Lise!.....

—Je le sais....jamais je ne douterai de vous, Bertrand.

—Vous avez raison.....je n'ai qu'une parole.

A peine eut-il prononcé ces mots qu'il les regretta, tant fut vive la souffrance qui se refléta sur la figure de Lise....

—Si cependant, dit-elle d'une voix entrecoupée, vous veniez à regretter.... si le fardeau vous semblait trop lourd, il faudrait.....oui.....il faut.....

Un geste douloureux acheva ce qu'elle ne pouvait dire: tout ses membres tremblaient, ses lèvres aussi tremblaient.... Il ne put supporter la vue de cette douleur:

—La vie est dure pour nous, ma bien chère..... Mais ayez confiance.... Je mérite, je vous jure, que vous ayez confiance!.....

Les doigts entrelacés, ils s'attachaient l'un à l'autre comme des avares à leur trésor:

—A demain! dit-elle, quand ils se séparèrent.

Avec un ferme accent, il répondit:

—A demain et à toujours!

Deux semaines s'étaient écoulées depuis le verdict qui les avait foudroyés, lorsqu'un matin Bertrand fut mandé chez le général; il s'y rendit ému, agité de pressentiments.

Après quelques détours, quelques questions relatives au service, le général aborda diréctement la question:

—On m'assure, capitaine, que vous continuez à voir fréquemment Mlle Danny chez sa mère; je vous sais trop galant homme pour compromettre une jeune fille et digne de compassion et si peu défendue.... Je dois conclure de vos persistes dans vos projets de mariage!

—En effet, mon général, je persiste.

—Malgré la scandale de cet abominable malheur de famille!

—Malgré tout, mon général.... J'en suis au désespoir.... Mais cette jeune fille n'est coupable en rien..... Elle n'a pas démérité, et j'ai donné ma parole....

—Permettez.... vous ne pouvez retirer votre parole avant un événement qui change du tout au tout la face des choses.... Votre scrupule me paraît excessif.... Ce ne que votre famille, votre père, acceptent ce mariage!.....

—Mon père n'a pas encore donné son consentement; mais.....

—Mais, mon cher ami, il ne le donnera pas.... Je vous affirme d'avance.

Bertrand, très pâle, répondit:

—Malgré mon respect pour mon père et la douleur que j'en ressentirais.... dans ce cas-là, je serais forcé de passer outre. La responsabilité d'un homme de mon âge ne saurait s'abriter derrière une volonté étrangère..... Fut elle la plus chère, la plus vénérée.

Il avait parlé d'un ton ferme; pourtant, à l'altération de ses traits, le général Châtenay devina le drame de conscience où se débattait le jeune officier; peut-être démêla-t-il mieux que lui le dernier mot d'un secret désir.....

Il vous en contenait plus que vous ne pensez d'infliger une telle douleur à votre père..... Vous auriez, de plus, je dois vous en prévenir, à affronter l'opposition formelle de votre général.....qui est, lui aussi, à sa manière, un chef de famille..... Vous n'ignorez pas qu'il vous faut une permission du ministre de la guerre pour vous marier et que j'aurai à émettre un avis?..... Je ne vous cache pas qu'il sera formellement contraire à vos intentions..... Je crois remplir un devoir strict envers l'armée et envers vous même, mon cher ami.....

Bertrand resta immobile quelques instants, en proie à cette violente et instinctive irritation que lui causait toute entreprise contre Lise.

—Mon général, dit il enfin avec effort, comme si ses paroles lui étaient arrachées malgré lui, il ne me resterait plus qu'à briser mon épée, si.....

—Eies-vous fou? s'écria le général en frappant violemment sur son bureau; c'est de la démence! Vous voulez donc vous mettre une pierre au cou?.... Oui, une pierre au cou.... Cela vaudrait mieux que d'admettre un misérable comme cet Arthur Danny dans votre famille! Et vous allez perdre votre avenir pour une amourette! Réduire votre père au désespoir! Que le diable vous emporte!..... Comme s'il manquait de jolies filles et de braves femmes dans le monde!..... Et elle-même.... cette jeune personne..... si elle a un peu de cœur, elle sera malheureuse, quand elle saura le prix qu'elle vous coûte..... Et puis, mon pher..... des sacrifices comme ceux-là, tôt ou tard, on les fait payer..... Il faudrait être un ange..... et encore!.....

Tout semblait conjuré contre Lise, et, par un instinct de générosité et de tendresse, à mesure que s'accumulaient les obstacles, Bertrand prenait plus vive ment sa défense, et de bonne foi, contre je ne sais quelle espérance qu'il sentait tressaillir en son âme et qui lui faisait horreur.

Ce même jour, il se rendit chez le conseiller, qu'il avait évité de voir pendant cette période d'irrésolution et de doute. De leur côté, M. et Mme Werner s'étaient tenus à l'écart, partagés entre l'intérêt qu'ils portaient à Bertrand et leur ancienne amitié pour Lise. Bertrand ne doutait pas que son père n'eût écrit au conseiller, et il désirait savoir en quels termes. M. Werner ne lui cacha pas le désespoir de M. d'Esparvis et son parti-pris de résistance.

—Il vous prendra par la famine, et si vous êtes obligé de quitter l'armée, comment subviendrez vous aux nécessités du ménage?..... Réfléchissez, mon pauvre enfant.... Vous savez combien cette charmante Lise nous est chère, mais vos sombres visions de la voir heureuse.... Mais il ne nulli pas de faire un sacrifice héroïque.....encore faut il que ce sacrifice atteigne son but: N'aiguisez pas à la légère.... Peut-être vaudrait-il mieux patienter...gagner du temps..... Qui sait?.....

La journée était avancée quand M. d'Esparvis entra chez Lise. Elle était debout au fond de la salle, appuyée au grand fauteuil où s'assoyait autrefois son père; elle ne fit aucun mouvement vers lui et il fut frappé de l'indéfinissable expression de douleur et de résolution empreinte sur ses traits.

—Qu'y a-t-il, Lise?

Elle resta muette, et il fit un pas vers elle. Alors elle l'arrêta d'un signe, et, lentement, péniblement comme si elle éprouvait une difficulté à parler:

—Bertrand, dit-elle, j'ai reçu.... aujourd'hui..... la visite du général Châtenay.

—Il est venu! s'écria Bertrand. Et.... vous n'avez pas cru?..... Vous savez, Lise, que l'ignorais cette démarche!..... Vous savez que je l'aurais empêchée, si c'eût été en mon pouvoir?

—Je sais..... oui..... je sais.... Bertrand, j'ai un poids trop lourd de chagrin sur le cœur pour y ajouter rien d'imaginaire..... Dites moi.... Est ce vrai qu'on vous refuse l'autorisation de me prendre pour votre femme?..... Est ce vrai que notre mariage serait acheté au prix de votre avenir..... de votre carrière..... et que, pourtant, vous avez songé à me faire ce sacrifice?..... Oh! Bertrand..... mon Bertrand! que je suis fière d'être aimée ainsi!..... Que je suis fière de vous..... de votre cœur si tendre..... si noble..... de votre généreux dévouement!

—Ma chère Lise!.....

Il fit un mouvement pour se rapprocher d'elle; elle l'arrêta encore du geste. Ils étaient debout, l'un devant l'autre, séparés par la largeur de la table, et elle s'appuyait toujours au fauteuil vide, ch l'ombre seule de son père mort la défendait désormais, dans l'écroulement de tout autour d'elle. D'une voix toujours plus basse et plus douce, où un concertait toute son infinie tendresse, elle reprit:

—Laissez-moi vous lire combien je vous sais gré, quelle reconnaissance je porte en mon cœur, et qui vivra autant que moi. Laissez-moi vous dire combien je vous aime!..... Vous ne l'avez jamais eu encore!..... Il faut que vous connaissiez enfin, avant de la quitter, celle que vous avez choisie.

—Vous quitter?..... Non, Lise! La famille, le monde peuvent vous repousser..... Qui peut nous empêcher de nous aimer?.....

—Oui, certes, nous nous aimerons, reprit-elle avec un accent de ferveute passion..... Seulement, mon ami, il nous faudra vivre seuls.....

—Non, je ne puis!..... je ne veux pas de séparation, ma douce, ma chère bien-aimée.

Il s'avança, cherchant à saisir sa main; mais elle recula avec un geste suppliant.

—J'ai réfléchi, mon ami, j'ai compris, enfin!..... Je fermais les yeux pour ne pas voir, les oreilles pour ne pas entendre..... Je suis si faible! Je voulais m'abuser; votre tristesse, votre abattement, la pitié de M. et de Mme Werner auraient dû m'éclairer..... Il a fallu qu'un étranger vînt me dire: Vous l'aimez, et il se perd pour vous! Votre amour lui est funeste!..... Un jour, il se repentira!..... Vous le verrez malheureux, et il sera trop tard! Ah! mon ami, il ne faut pas que ce soit.....

—Lise! mon enfant aimée!.....

Elle reprit doucement:

—Tout ce que j'ai connu de bonheur dans ma vie, je vous le dois.....J'ai eu mes jours..... Maintenant, tout est fini; il faut nous séparer.....Je ne sais si jamais.....

La voix lui manqua.

—Vous me déchirez le cœur! s'écria Bertrand, dont les yeux étaient humides. Pourquoi nous torturer ainsi? Espérez vous m'empêcher de vous revoir!

—Nous ne devons pas nous revoir, mon ami, parce que.....parce que je suis faible..... et je vous aime trop.....

Et comme il s'efforçait encore de la rejoindre, elle recula lentement à mesure qu'il avançait.

—Ne me touchez même pas la main.... reprit-elle d'une voix tremblante.... Je vous en prie, parce que je sens que ce soit là le dernier effort de votre amour.....

—Non! s'écria t il, vous êtes à moi, mon trésor, ma femme, tout ce que j'aime en ce monde..... Je reste!

—Ce sera donc moi qui partirai.... reprit-elle avec douceur.

Et, avant qu'il eût prévu son dessein, elle ouvrit la porte et la referma sur elle. M. d'Esparvis s'élança sur ses traces; mais elle avait disparu..... Il l'appela vainement à plusieurs reprises.....

Il était seul désormais, et libre!..... Il contempla une fois encore, d'un regard navré, les objets familiers, médiocres et vulgaires, qui avaient fini par revêtir une sorte de charme à ses yeux, reflet de la beauté et de l'exquise douceur de Lise. Il ne pouvait s'en arracher. Et pourtant quand, les yeux en pleurs, il sortit de la triste maison noire où il laissait derrière lui cet amas d'infortunes, il lui parut que l'air avait une pureté inaccoutumée et qu'au vent plus léger chassait les nuages au ciel avec un souffle de printemps.....

Lise, réfugiée dans l'étroite spirale de l'escalier, écoutait, frémissante, oppressée, tous les bruits d'en bas; elle attendit Bertrand l'appeler, suppliant; elle l'entendit sortir, et, quand la porte se referma lourdement derrière lui, il lui sembla qu'on scellait sur elle la pierre de son tombeau. Elle gravit, en trébuchant, les dernières marches; elle courut dans sa chambre, et, sans souci d'être vue dans le désordre de son désespoir, elle ouvrit la fenêtre et se pencha pour l'apercevoir une fois encore..... Il avait déjà disparu. Alors, sa force l'abandonna; elle s'abattit sur les genoux et, les bras tendus dans le vide, elle appela Bertrand.

—Revenez!.... Je t'aime.... Je ne puis vivre sans toi.... Oh! mon ami, mon seul, unique ami.... C'est trop, mon Dieu! Je ne puis supporter cela, c'est trop!

Une violente crise nerveuse tordait ses membres; elle roula, sans conscience d'elle-même, sur le plancher, meurtrissant son front et ses mains avec des cris étouffés, des sanglots sans larmes, des adjurations passionnées.

Puis le sentiment lui revint; elle se releva lentement, humiliée, brisée, rattacha ses cheveux dénoués, et ses regards, comme éblouis de douleur, erraient autour d'elle sans voir. Ils s'arrêtèrent sur la petite Vierge de plâtre, sur ses mains abaissées vers elle..... Elle chercha dans sa mémoire une prière, dans son cœur raidi un bon mouvement de soumission ou de piété. Tout n'était que révolte et ténébres et torture. Elle sécoua la tête en répétant: "C'est trop!" et elle leva les yeux vers le Christ suspendu en face d'elle et dit encore: "C'est trop! Je ne peux pas le supporter."

Une contraction de la poitrine l'étouffait; elle eut peur d'une nouvelle prise nerveuse dans cette maison funeste, dans ce désert horrible; elle eut peur d'elle-même, de ses pensées, et, jetant sur sa tête un chapeau, elle descendit. Devant la chambre des Werner, elle s'arrêta, sa mère, sous la garde de Françoise, tantôt gémissait, tantôt riait sans cause, elle détourna la tête, prise d'une sorte d'horreur; elle était saturée de souffrances. S'étiquant dans la rue, elle sortit de Paris, et courrait plutôt qu'elle ne marchait avec une hâte de fuir..... Jamais elle n'était sortie sans être accompagnée, et l'idée de se trouver seule en pleine campagne eût autrefois épouvanté sa timidité.

Tout lui était, à cette heure, indifférent: elle n'éprouvait plus cette Lise craintive qu'un souffle déconcertait. Elle portait en elle une insensibilité dure pour tout ce qui n'était pas la blessure saignante de son cœur..... Qu'avait-elle de plus à redouter? Cependant la rapidité du mouvement, la vive fraîcheur de l'air apaisaient ses nerfs: la fièvre du cœur lentement tombait. Elle promena autour d'elle un regard étonné, comme si elle se fût trouvée transportée en un monde nouveau, et tout était nouveau pour elle en effet: pendant ses longs jours d'angoisse et de misères, le printemps était venu; il éclatait de toutes parts en fleurs et en parfums. Dans les jardins maraîchers autour de la ville, les arbres fruitiers disparaissaient sous la profusion des touffes épanouies, rosées et blanches, et sur les larges palmes dentelées les marronniers élançaient leur svelites girandoles fleuries. A travers la floraison mousseuse apparaissaient, légères et aériennes, les fines ramures des peupliers; leurs petites feuilles, encore froissées par la dure pression du bourgeon, se déploient en répandant une odeur de baume qui se mêlait dans l'air à la senteur plus suave des chatons du saule. Une multitude de fleurettes dressaient la tête au bord des fossés; jusque sur la poussière charbonneuse du chemin, sur toutes les nudités du sol, les différentes espèces de l'infinitésimable splendeur du jeune printemps jetait sa frissonnante parure. Cette renaissance prodigue et cette allégresse caressaient les regards souffrants de la triste abandonnée. Le bruit bourdonnant et incessant, innombrable gazouillis d'oiseaux agités dans une mêlée joyeuse. La nature menait son inexorable fête, insouciante de la peine des êtres, éternelle par-dessus tout ce qui tombe et périt.

Lise s'aperçut qu'elle se trouvait sur ce chemin de hâlage où elle avait fait sa dernière promenade avec Bertrand, et sûre d'eux-mêmes alors et de l'avenir... Cette fête du printemps, cette fête d'avril fleurie, devait succéder celle de leur mariage. Elle aussi devait porter sa gerbe de fleurs blanches, sa couronne immaculée: cette image de parure nuptiale fondit subitement ce qu'il y avait en son âme de tendu et d'aride; la douleur révoltée fut vaincue par le cœur et un torrent de pleurs. Assise sur une pierre, le front dans ses mains, elle épuisa longuement l'amer bienfait des larmes. Sa pauvre jeune âme, épuisée par une suite d'émotions extrêmes, surexcitée par un dépérissement d'excessive énergie, par l'effort enthousiasmé de son immolation volontaire, s'abandonna en une douleur enfantine avec des balbutiements et des plaintes.

—Hé!..... la belle affligée!..... Voulez vous pas qu'on vous console?

Elle se redressa effrayée; c'étaient, arrêtés devant elle, trois soldats de la garnison qui rentraient au quartier. L'aspect de ce jeune visage noyé, portant les stigmates des grandes douleurs, les avait frappés d'un propos inconsidéré. Ils s'écartèrent avec de gauches excuses; l'un d'eux, un petit blond, trapu, se rapprocha d'un pas pour lui dire:

—Tant pas se désoler tout de même.... Voyez-vous, la vie est le chagrin, c'est pour tout le monde; chacun son tour!.....

Puis, après une minute d'embarras, ne trouvant rien à ajouter, il rejoignit ses compagnons.

—La vie est le chagrin pour tous?.. pensait Lise en lissuivant du regard. Consolation farouche! Est-ce vrai que, chacun à son heure, tous doivent souffrir? Pourquoi?... Pourquoi dans ce cadre éblouissant et doux où la joie de vivre éclate jusque dans le moindre brin d'herbe, pourquoi la souffrance des êtres?..... Pourquoi le juste et l'innocent frappés aussi bien que le coupable? Pourquoi sa mère, Bertrand, elle même punis autant qu'Arthur? Comme un trait fugitif de lumière à travers les ténèbres d'un cachot, le souvenir de son âme, se dressa l'image du juste par excellence, du modèle divin expirant dans les tourments pour racheter les pécheurs..... Confusément, elle entrevit un mystère dans la souffrance humaine, mystère de grâce de l'innocent expiant pour le coupable, afin que tous un jour soient justifiés.... Mais elle avait le cœur trop jeune, trop délicéré, le mal était trop récent, la blessure saignait trop au vif pour qu'elle pût accepter sans murmures un sublime renoncement.

—Mons était bien, pensait-elle, moi, je suis faible, sans forces, ni volonté, ni courage..... souffrir ainsi est horrible!

Elle reprit lentement le chemin de la ville où l'attendaient, dans le vide de toute joie humaine, la raison vacillante de sa mère, la solitude, et la honte.

XV

On croit volontiers qu'après les grandes catastrophes, après les tremblements écroulements, toute lutte a cessé et qu'une sorte de repos funèbre enveloppe les victimes. Il n'en est rien; ce qu'il y a de plus rare,—plus rare même que le bonheur,—c'est la paix: le bonheur, on le poursuit, on le fait, on le fait pour le garder presque autant que pour le conquérir. Quand on a souffert, chaque jour renouvelle l'amertume des regrets, l'intarissable épreuve du souvenir, la renaissance d'espérances insensées, toujours déçues et toujours vivaces, et sans fin; chaque peine en engendre une multitude d'autres qui s'en déduisent fatalement comme les rejets d'une souche empoisonnée. Il n'y a pas de terre si aride qui ne porte encore sa moisson fatale de ronces et d'épines.

Pendant bien des jours, Lise attendit, ne pouvant croire que tout fût fini entre deux cœurs qui s'étaient si étroitement liés l'un à l'autre, et que Bertrand pût accepter sa sentence sans tenter de la revoir. Elle l'attendait avec un mélange de crainte, de désir, de passion, en même temps que de crainte. Elle avait le sens trop juste et trop ferme pour ne pas comprendre que l'avenir, tel qu'ils l'avaient rêvé, était mûré devant eux, elle ne pouvait en imaginer un autre, et pourtant se résignant à admettre que tout fût fini et qu'ils ne dussent plus se revoir, elle le pouvait encore moins.

A continuer.

Ce qu'on pourrait appeler les tics royaux et impériaux.

Le prince de Galles cligne de l'œil gauche en parlant.

Le prince Edouard, son fils, pause souvent un doigt sous son menton.

L'empereur Guillaume tire sa moustache avec énergie.

Le roi Humbert la caresse doucement.

L'empereur d'Autriche fait bouffer ses favoris.

La tsar se passe la main sur le sommet de la tête.

Le khédive remue la jambe gauche.

L'archiduchesse Marie-Thérèse d'Autriche ne peut pas parler sans tirer une petite boucle qu'elle a au dessus de la tempe gauche.

La lecture des feuilles publiques, à l'Assommoir.

C'est Coupeau qui tient le journal et qui dégoise, à haute et intelligible voix, les nouvelles du jour de la veille:

"Deux jeunes voyous de douze à quinze ans, poussés, sans doute, par la faim, et voulant, peut être, faire une noce, ont volé, à la devanture d'un épicier, un certain nombre de boîtes de cirage....."

La-dessus, Bec-Salé, interrompant son copain, empoigne le crachoir:

—Espristi! s'écrie-t-il avec émotion, fallait-y tout de même qu'y soyent dans une misère noire!

Le soir, au dîner de famille, Bob dit à son père;

—Qué qu'tu vas faire à la Bourse, papa?

—Je vais gagner notre pain, mon enfant.

Le lendemain, comme le père s'apprête à sortir:

—Dis, papa, fait Bob, tu vas à la Bourse?

—Oui, mon chéri!

—Fais la peine, le boulanger est venu ce matin.

L'ABEILLE

—DE LA—

Nouvelle-Orléans

JOURNAL QUOTIDIEN.

—AVEC UNE—

ÉDITION HEBDOMADAIRE

PARAISSANT

—LE—

SAMEDI MATIN

—ET—

Contenant toutes les matières publiées pendant la semaine dans l'édition quotidienne.

Réunissant en un seul numéro toutes les nouvelles de la semaine, compte beaucoup d'abonnés et de lecteurs en Europe.

BUREAUX ET ATELIERS

No 73 Rue de Chartres,

ENTRE CONTI ET BIENVILLE.

ABONNEMENTS:

ÉDITION QUOTIDIENNE.

UN AN	$12 00
SIX MOIS	6 00
TROIS MOIS	3 00
UN MOIS	1 00

ÉDITION HEBDOMADAIRE.

UN AN	$3 00
SIX MOIS	1 50
QUATRE MOIS	1 00
UN MOIS	25

On s'abonne à la semaine avec les porteurs et les marchands de journaux.

L'ABEILLE,

Fondée le 1er septembre 1827, est le plus ancien journal quotidien de la Louisiane et du Sud-Ouest.

Elle est lue par toute la population franco-louisianaise et est conséquemment, au point de vue des annonces, un excellent organe de publicité.

Elle est reçue non-seulement dans toutes les paroisses créoles de la Louisiane, mais dans les Etats voisins, au Mexique, aux Antilles, en Europe, partout enfin où on lit le français et où on s'intéresse aux affaires de notre pays.

L'ABEILLE

Publie tous les jours, en outre des matières politiques, littéraires et locales:

Des Dépêches Télégraphiques complètes de tous les points des Etats-Unis et de l'Etranger;

Un Bulletin Maritime;

Une Liste des Navires en partance dans les ports étrangers et américains pour la Nouvelle-Orléans;

Une Liste des Navires dans le port de la Nouvelle-Orléans;

Un Bulletin Financier;

Un Bulletin Commercial;

Les heures de départ et d'arrivée des trains de chemins de fer;

Les jours de départ des bateaux à vapeur.

Bureaux et Ateliers,

TS.....CHARTRES.....TS

ANNONCES JUDICIAIRES.

VENTES PAR LE SHERIF.

ANNONCE JUDICIAIRE

Vente de propriété de valeur dans le Sixième District.

Jacob Von Hoven, Elisabeth Von Hoven, femme d'Albert Barlow et al.

COUR CIVILE DE DISTRICT pour la paroisse d'Orléans—No 29.375.—En vertu d'un writ de fieri facias contre Albert Barlow, institué héritier de sa femme décédée, Elisabeth Von Hoven, à moi adressé, par l'Honorable Cour Civile de District pour la paroisse d'Orléans, dans l'affaire ci-dessus, je procéderai à la vente à l'enchère publique, à la Bourse des Encanteurs, Nos 72 et 74, rue St-Charles, entre la rue Gravier et l'Allée Commerciale, dans le Premier District de cette ville, le SAMEDI, 27 février 1892, à midi, de la propriété ci-après décrite, à savoir:

1° Tout ce certain morceau ou portion de terre, ensemble avec les améliorations qui s'y trouvent, et tous les droits, voies, privilèges et dépendances y appartenant, et spécialement tous les droits d'alluvion ou accrétions de batture, situé dans le Sixième District de la Nouvelle-Orléans dans l'île bornée par l'avenue Peters, les rues Léontine et Front et le fleuve Mississippi, lequel est désigné comme lot "C" sur le plan original de Rickerville, et comprend la moitié du dit lot la plus près de l'avenue Peters, la dite portion de terre mesure à peu près 1cr cent soixante-quatre pieds neuf pouces et une ligne de face à la rue Front et se lit ainsi et s'étend en profondeur au fleuve Mississippi où il a également une façade de deux cent soixante quatre pieds neuf pouces et une ligne et ayant une profondeur et façade le long de l'Avenue Peters à la marque des hautes eaux du fleuve Mississippi d'à peu près cent quatre vingt-sept pieds et à peu près de quat